Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 56 (2009)

Heft: 1: Fascicule français. Poétiques de la liste (1460-1620) : entre clôture et ouverture

Artikel: Le commerce des héros : Jason dans quelques listes d'Eustache Deschamps

Autor: Jost, Sarah

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-271226

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le commerce des héros : Jason dans quelques listes d'Eustache Deschamps

« Contre une époque qui a besoin de héros, nous ne pouvons rien faire » : cette sentence aussi désespérée que définitive apparaît sur la dernière page de la traduction française de *Cassandre*, roman de l'écrivaine allemande Christa Wolf[1]. Dans un monologue intérieur adressé à son bien-aimé, Enée, Cassandre signifie au fils d'Anchise le destin prestigieux qui l'attend après la défaite de Troie et, de ce fait, leur séparation irrévocable. « Je n'assisterai pas à ta métamorphose en statue »[2], dit-elle à l'homme qui s'apprête à devenir un héros. Cet accès à la gloire n'est pas dû aux seuls exploits d'un individu aux qualités exemplaires, mais s'opère par le regard que le public, et les âges, portent sur son parcours : lent processus de désambiguïsation, où la figure humaine se réduit à quelques traits si génériques qu'elle est mise à l'écart de ses propres contradictions, trop dangereuses pour le discours idéologique dont elle devient le support. Procédé de réduction. Cristallisation, voire pétrification.

Il semble que le XIVe siècle français, qui voit fleurir un peu partout, dans les cours royales et princières, des ordres de chevalerie, avait besoin de héros et les a puisés, pour une large part, dans le répertoire de la mythologie antique[3]. Dans la littérature vernaculaire, cela se manifeste par un fort intérêt des auteurs du XIVe siècle pour le corpus antique, convoqué par le recours à des *exempla* tirés, notamment, des *Métamorphoses* dont *L'Ovide moralisé* offre une adaptation en langue vernaculaire : à partir de là les fables deviennent, par la réécriture, un matériau de premier plan

[1] Christa Wolf, *Cassandre*, trad. de l'allemand par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Paris, Stock, 2003, p. 452.

[2] *Ibid.*

[3] Les textes médiévaux témoignent en effet d'une très riche réception de ces sources : depuis les romans antiques du XIIe siècle, les œuvres latines font l'objet de *translations* et de remplois, et marquent profondément les productions culturelles. On consultera notamment, pour s'en faire une idée, l'ouvrage collectif *Cahiers de recherches médiévales*, 9, 2002 : *Lectures et Usages d'Ovide, XIIIe-XVe siècles.*

pour les créations littéraires[4]. Les poètes s'emparent des figures et des récits mythologiques : ils deviennent les miroirs des mœurs contemporaines, mais également les vecteurs privilégiés de problématiques courtoises ou même de réflexions sur l'acte créateur[5]. Le mythe[6] hérité de l'Antiquité n'est pas présenté comme un objet littéraire figé[7] ; bien au contraire, il est intégré au propos, réécrit, subit des transformations qui l'adaptent au contexte, dans un dialogue avec le message et même la figure de l'auteur. Il est un matériau en mouvement, malléable, pris dans un va-et-vient constant entre passé et présent, ici et ailleurs, poétique et politique. L'étude des textes témoigne ainsi d'une lecture plurielle des figures mythologiques, qui apparaissent tantôt sous leur meilleur jour, tantôt en tant que repoussoirs. Le Moyen Âge finissant fait preuve d'une écriture – et d'une lecture ! – sélectives, voire opportunistes.

Ce besoin de héros, ce besoin de modèles et de figures exemplaires sur lesquels appuyer le discours, la voix du poète ou du moraliste, s'incarne particulièrement bien dans les longues listes de noms qui traversent la poésie d'Eustache Deschamps. C'est sur les apparitions, au sein de ces listes, du héros antique Jason que nous avons décidé de cibler notre étude. En effet, Deschamps a usé de cette forme avec beaucoup d'inventivité et de régularité : « l'énumération est, sans aucun conteste, [son] mode d'écriture

---

[4] On renverra principalement aux ouvrages de Renate Blumenfeld-Kosinski, *Reading Myth : Classical Mythology and its Interpretations in Medieval French Literature*, Stanford, Stanford University Press, 1997, et Didier Lechat, *« Dire par fiction » : métamorphoses du* je *chez Guillaume de Machaut, Jean Froissart et Christine de Pizan*, Paris, Champion, 2005.

[5] Guillaume de Machaut, avec sa prédilection pour la figure du sculpteur Pygmalion, en est un bon exemple.

[6] Nous utilisons le terme de « mythe » dans une volonté de simplification, sans nous attarder sur d'hasardeuses définitions pour établir si l'histoire de Jason et Médée constitue un mythe ou une légende, et si oui, à quelle époque, etc. Les caractéristiques du mythe ethno-religieux ont été résumées par Philippe Sellier dans son article « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *Littérature*, 55, 1984, pp. 112-126. En ce qui nous concerne, nous utilisons le terme de « mythe » dans le sens d'une matière narrative relative à un ou des personnages particuliers, constituée par des mythèmes (petites unités sémantiques) véhiculés par un corpus de textes. Notre acception du terme va donc plutôt dans un sens pratique et concret pour désigner l'ensemble des mythèmes rattachés aux noms de Jason et Médée, et dans l'idée d'un mythe appréhensible sous forme écrite. Comme le dit Northrop Frye, dans « Littérature et mythe », *Poétique,* 2, 1971, p. 500 : « Pour le critique littéraire du moins, le sens profond d'un mythe est révélé, non par son origine, dont nous ne savons rien, mais par sa fortune littéraire ultérieure, il est celui que recréent les poètes. »

[7] Pour les rapports généraux entre mythe et création littéraire, voir notamment l'article de Jean-Jacques Wunenburger, « Création artistique et mythique », in *Questions de mythocritique. Dictionnaire*, éd. par Danièle Chauvin *et alii*, Paris, Imago, 2005, pp. 69-84.

privilégié »[8] ; elle est le signe, selon Madeleine Jeay, du caractère expérimental de sa poésie et de sa dimension encyclopédique. Et l'Argonaute semble bel et bien faire chez ce poète l'objet d'un traitement original.

Si le mythe « diffracté » auquel Jason appartient tend à projeter une image ambiguë de ses deux protagonistes[9], laissant idéalement la place à des valorisations contradictoires qui ont survécu dans ses apparitions dans la littérature française du XIVe siècle, il apparaît sous un éclairage *a priori* négatif. Lorsque Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fonde l'ordre de la Toison d'or en 1430 et lui choisit Jason pour patron, la duplicité fondamentale de ce héros suscite de violentes critiques[10]. À une époque qui a connu son propre culte de héros (chevaleresques), l'ambiguïté de la réussite de l'Argonaute, qui accomplit son exploit par le biais des pouvoirs de son amante, et ses relations pour le moins conflictuelles avec sa dame ne semblaient pas encourager sa perception positive. Tant dans le *Roman de la Rose* de Jean de Meun que dans le *Livre de la Mutacion de Fortune* de Christine de Pizan, en passant par le *Jugement dou Roy de Navarre* de Guillaume de Machaut, ainsi que dans bon nombre de pièces lyriques, c'est avant tout un homme infidèle, qui a abandonné son amante, de surcroît en trahissant le serment qu'il lui avait fait. Une époque encore profondément marquée par une haute exigence en matière d'amour et de loyauté ne pouvait laisser d'être particulièrement sensible à son comportement anti-courtois, comme le montre son apparition, par exemple, dans l'*Epistre Othea*, « manuel d'éducation »[11]

---

[8] Madeleine Jeay, *Le Commerce des mots : l'usage des listes dans la littérature médiévale (XIIe-XVe siècles)*, Genève, Droz, 2006, p. 365.

[9] Le mythe de Jason et de sa compagne Médée, d'une grande complexité, se compose en effet de plusieurs épisodes aux tonalités différentes qui ont fait l'objet de réécritures parfois très divergentes, déjà à la période antique. Le voyage des Argonautes aboutissant à la conquête de la Toison d'or, puis, à Corinthe, l'abandon de Médée par Jason au profit de la fille du roi, Créuse, et la vengeance terrifiante de la Colchidienne par l'assassinat de leurs enfants, de la fiancée et du souverain, en sont les plus marquants. On consultera pour cela l'ouvrage d'Alain Moreau, *Le Mythe de Jason et Médée : le va-nu-pied et la sorcière*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

[10] Georges Doutrepont, auteur d'un ouvrage devenu classique sur la littérature à la cour de Bourgogne, a retracé les manifestations du malaise suscité par ce choix : *La Littérature française à la cour des ducs de Bourgogne : Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire*, Paris, Champion, 1909, pp. 147-171.

[11] Didier Lechat, *« Dire par fiction », op. cit.* On peut rapprocher l'*Epistre Othea* des miroirs des princes. Pour cette question, ainsi que pour la place de cette œuvre dans le corpus christinien ainsi que sa construction et ses sources, voir l'introduction de Gabriella Parussa à son édition critique : Christine de Pizan, *Epistre Othea*, Genève, Droz, 1999.

pour jeunes chevaliers, dans lequel Christine de Pizan fait de Jason un emblème d'ingratitude, malgré son exploit.

Cependant, dans les méandres des apparitions de Jason au XIVe siècle, des indices affleurent, montrant qu'une lecture positive de son aventure existe parallèlement aux accusations véhémentes dont il fait l'objet. Il s'agit, pour certaines de ces œuvres, d'occurences très ponctuelles de quelques vers, parfois même réduites au seul nom propre ; il semble que ce soit un art consommé de la fragmentation qui ait permis de voir émerger un Jason chevaleresque, créant ainsi, probablement, un espace dans lequel les velléités héroïques de Philippe le Bon ont pu s'engouffrer, tout comme le suggère Alessandro Ballor : « Nella tradizione storica del mito degli Argonauti, la figura di Giasone ha singolare fortuna alla corte di Borgogna durante tutto il Quattrocento »[12].

Le Jason qui apparaît dans les listes d'Eustache Deschamps participe, selon nous, de cette lecture valorisante. Ces occurrences semblent ramener notre personnage dans le champ de l'héroïsme : « oubliant » son comportement amoureux coupable, elles se focalisent sur l'exploit de la conquête de la Toison d'or ; mettant en avant sa prouesse, sa jeunesse et son courage, elles se placent dans la tradition historiographique[13] qui, plus que les textes d'obédience courtoise, permet de profiler l'Argonaute comme le héros qui conquit la Toison d'or plutôt que comme un amant infidèle. Mais la marge extrêmement mince dans laquelle elles s'opèrent – ne lire en Jason que son exploit héroïque oblige à se munir d'œillères fort conséquentes – réduit cette valorisation positive du personnage à des apparitions extrêmement ponctuelles ; ponctuelles, mais non dénuées de sens ou d'importance.

Le procédé stylistique de la liste tel qu'utilisé par Deschamps nous est donc apparu, lors de nos recherches, comme étant le terrain privilégié de cet art de la fragmentation conduisant à une lecture revalorisante de Jason, et c'est ce que nous souhaiterions démontrer ici. C'est en effet au

---

[12] Alessandro Ballor, « Il Mito di Giasone e Medea nel Quattrocento francese », *Studi francesi*, 47, 2003, p. 8.

[13] Cette tradition se compose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure et des réécritures en prose qui l'ont suivi (notamment *Prose 5*, la version insérée dans la compilation de l'*Histoire ancienne*). Si la trahison de Jason est bien sûr comprise dans ces versions, cette tradition montre le moment de la conquête de la Toison comme un exploit chevaleresque facilement isolable et lisible en lui-même, et cette tradition se fait le vecteur d'une geste héroïque de Jason.

sein même des listes de Deschamps que notre héros semble faire l'objet d'un traitement original : il apparaît dans plusieurs pièces lyriques constituées par des listes de preux et de personnages cités comme modèles de bravoure. Nous avons retenu pour notre étude les ballades 239[14], 1155[15], 1457[16] et le chant royal 368[17]. Les pièces 368 et 1457 relèvent du topos de l'*ubi sunt* : une énumération importante de héros bibliques, antiques, littéraires et historiques vise à rappeler que personne n'est épargné par la mort[18]. Dans le même esprit, mais avec moins de personnages, la ballade 1155 raconte la fin tragique à laquelle ils ne purent échapper[19]. Ces trois pièces lyriques relèvent donc du thème biblique de la vanité de toute entreprise humaine[20]. Dans la ballade 239, l'*ubi sunt* est utilisé dans un autre sens : celui de la médiocrité des contemporains face à la grandeur et la vaillance des anciens. Compte tenu de la condamnation générale de Jason dans la littérature contemporaine, ses apparitions au sein de telles listes, dont l'exemplarité ne fait aucun doute, ne peut laisser d'étonner. Peut-on donc déduire de l'analyse de ces pièces que Deschamps donne de Jason une vision héroïque positive ?

Pour répondre à cette question, quelques considérations théoriques s'imposent au préalable. Madeleine Jeay a relevé, dans son ouvrage de référence[21], les fonctions de la liste médiévale : sa dimension encyclopédique et pédagogique, son emploi en tant que « stockage mémoriel » et, enfin, la virtuosité rhétorique et l'érudition de l'auteur qu'elle permet de faire valoir. La liste est, en quelque sorte, la refonte de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique : elle est l'irruption dans la continuité du texte d'un foisonnement « vertical » de possibles, dont tous les termes occupent la même fonction et semblent s'appeler les uns les autres. Mme Jeay propose, dans l'introduction à son ouvrage, une distinction entre la « liste » et l'« énumération » : selon elle, la liste se définit par un « effet de

[14] Eustache Deschamps, *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, éd. par le marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud, New York / Londres, Johnson Reprint, 1966, vol. II, pp. 69-70.
[15] *Ibid.*, vol. VI, pp. 88-89.
[16] *Ibid.*, vol. VIII, pp. 149-150.
[17] *Ibid.*, vol. III, pp. 113-115.
[18] « Ilz sont tous mors, ce monde est chose vaine » (refrain chant royal 368), « Souflez, nostre vie n'est rien » (refrain bal. 1457).
[19] « Toudis advient ce qui doit advenir » (refrain).
[20] *Eccl.* I, 2 : « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité. »
[21] Madeleine Jeay, *Le Commerce des mots*, *op. cit.*

rupture, de présence dans l'énoncé hôte d'un bloc textuel identifiable par son hétérogénéité »[22]. Au vu des particularités de notre sujet d'étude, le lyrisme, il nous semble néanmoins nécessaire de réexaminer quelque peu ces définitions.

La distinction entre liste et énumération semble bel et bien être communément définie du point de vue de leur présentation graphique : la liste étant organisée sur la verticale, contrairement à l'énumération qui aligne horizontalement les termes en les séparant par des virgules[23]. Cependant, lorsque l'on considère la liste dans le contexte du lyrisme, comme en ce qui concerne notre recherche, ni l'effet de rupture, ni la présentation verticale des éléments qui la composent ne peuvent être opérants. Dans le cas des pièces lyriques de Deschamps que nous allons examiner, la liste se fond dans l'énoncé hôte ; l'on pourrait presque dire que la ballade *est* liste. De plus, de par sa forme close et fixe, la ballade semble ouvrir et fermer la liste comme un ensemble bien défini et non susceptible d'une extension ; dans ce cas, c'est la forme même du poème qui se charge de délimiter la liste, et non les « formules d'amorce et de conclusion »[24] traditionnelles. Le lyrisme semble donc être un cas particulier pour l'étude de la liste, car sa forme fixe favorise l'effet de vase clos d'un ensemble – susceptible de changer d'un poème à l'autre certes, mais qui se présente comme la seule et l'unique possibilité au moment de la lecture d'une pièce particulière. De plus, la forme de la ballade, son nombre de vers et de syllabes défini dans les arts de seconde rhétorique, les rimes, est en soi un principe ordonnant implacable. Aucun risque de débordement, aucun risque pour la ballade-liste de tendre vers l'accumulation, car les limites de la forme sont un cadre indébordable : le martèlement du refrain, par exemple, semble constituer en soi une limite à la profusion possible des mots. Ce sont ces particularités propres au lyrisme qui nous incitent à ne *pas* établir de distinction entre « liste » et « énumération » pour les ballades de Deschamps, même si les termes

[22] *Ibid.*, p. 9.

[23] Distinction proposée, par exemple, par Sophie Chisogne, « Poétique de l'accumulation », *Poétique*, 115, 1998, p. 289 : « L'énumération et l'accumulation, juxtapositions horizontales d'une série d'éléments séparés typologiquement par des virgules, sont des variantes de la liste. »

[24] Madeleine Jeay, *Le Commerce des mots*, *op. cit.*, p. 10.

sélectionnés varient d'une ballade à une autre, et même si l'on ne peut pas, pour notre objet d'étude, envisager un réel « effet de rupture »[25].

La liste réduit souvent l'apparition du personnage à son seul nom propre. La question du nom et de l'intertextualité[26] qu'il mobilise est, dans une perspective plus générale, primordiale lors de l'étude d'un héros mythologique. Richard Trachsler affirme que le nom propre fonctionne bel et bien comme un « renvoi intertextuel »[27], et fait référence à la matière mythique ou romanesque à laquelle il est affilié. Pour définir ce processus, il propose la notion de « pro-récit » :

> Un nom propre d'une certaine notoriété peut parfaitement bien remplir la fonction de « pro-récit », dans la mesure où, pour être correctement identifié, il nécessite, précisément, un savoir extra-textuel. Tel le pronom, le nom propre reprend et convoque sous une forme condensée des données supposées connues dont existe ailleurs la version en expansion. Le problème qui se pose maintenant pour nous c'est de savoir où s'arrête la boucle intertextuelle[28].

Problème épineux en effet : quels sont les textes précis auxquels renvoie le nom ? Peut-on en isoler un ou se trouvent-ils tous potentiellement contenus derrière le nom ? Les personnages célèbres sont « polyvalents »[29], et c'est le cas également pour Jason qui est à la fois héros et amant infidèle : virtuellement, ils appellent tous les épisodes, et même les traditions qui leur sont associés. Mais c'est le *contexte* de leur apparition qui va permettre au lecteur de puiser dans son « savoir extra-textuel » pour

---

[25] Dans son recensement des listes de Deschamps fourni à la fin de son article (« Une poétique de l'inventaire : les listes chez Eustache Deschamps », in *Le Moyen Français. Philologie et linguistique. Approches du textes et du discours*, éd. par Bernard Combettes et Simone Monsonégo, Paris, Didier, 1996, pp. 257-279), Madeleine Jeay ne fait figurer que le chant royal 368. Il nous semble que toutes les pièces que nous avons retenues suivent le même principe, aussi nous n'opérerons pas de distinction particulière entre elles.

[26] L'intertextualité est définie, dans un sens restreint, par Gérard Genette dans *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982. La définition que nous en retiendrons rejoint ce qu'il appelle la *transtextualité*, à savoir « tout ce qui met [un texte] en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes » (p. 7). Pour une réflexion plus générale sur l'intertextualité spécifiquement médiévale, voir Paul Zumthor, « Intertextualité et mouvance », *Littérature*, 41, 1981, pp. 8-16 et Daniel Poirion, « Écriture et ré-écriture au Moyen Âge », in *Écriture poétique et composition romanesque*, Orléans, Paradigme, 1994, pp. 457-469.

[27] Richard Trachsler, *Disjointures – Conjointures : étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen / Basel, Francke, 2000, p. 23.

[28] *Ibid.*, p. 24.

[29] *Ibid.*, p. 87.

mobiliser telle ou telle lecture d'une figure. C'est le « genre » du texte, et la tradition dans laquelle il s'inscrit, qui permettent de lire derrière une figure un « corpus de textes » particulier qu'elle appelle : nous entrons ici dans la question de l'horizon d'attente[30]. Le « Jason » qui apparaît dans une ballade d'énonciation féminine à tonalité courtoise ne sera pas le même « Jason » qu'au sein d'une liste de preux. Cette « sélection de lecture » est parfois encouragée par l'addition au nom d'un fragment de récit, d'une épithète ou d'une qualité particulière.

Ces considérations dénotent tout d'abord pour la lecture et l'écriture médiévales une tendance marquée à la fragmentation, qui peut paraître parfois contradictoire aux yeux du lecteur moderne possédant un horizon d'attente exemplaire. Ensuite, elles montrent que le nom propre possède, dans les textes médiévaux, une certaine force intertextuelle. Son apparition n'est pas innocente, ni vide de sens ; il est le véhicule d'une matière mais également le porteur d'un « mini-récit » auquel il appartient.

Cependant, dans le cadre du procédé littéraire de la liste, il semble nécessaire de réexaminer ce postulat, pour déterminer si une énumération permet de donner lieu à une interprétation particulière d'un des termes qu'elle contient. Le mythe se lit-il encore réellement derrière un nom propre compris – ou même, parfois, « noyé » – parmi bien d'autres ?

La réponse par l'affirmative semble plus difficile à défendre dans ce contexte : la liste conduit en effet à un affaiblissement du lien entre le signifiant et le signifié, le processus référentiel étant enrayé par l'effet d'accumulation. Madeleine Jeay le signale à propos des listes de noms propres :

> Leur sens souvent peu évident, car il renvoie au lexique de réalités très spécifiques, est gommé par l'effet que produit l'accumulation verbale. L'amoncellement des vocables se fait jeu sonore[31].

Plus que les termes de la liste pris séparément, c'est donc cet effet d'amoncellement qui est signifiant en lui-même. Les mots en viennent à

---

[30] Notion définie par Hans Robert Jauss, qui tient compte de la réception d'un texte et postule que le public l'aborde avec une attente prédéfinie par la connaissance de la tradition littéraire dans laquelle son genre semble *a priori* l'inscrire. Voir Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, trad. par Claude Maillard, Paris, Gallimard, 1978, et « Littérature médiévale et théorie des genres », *Poétique*, 1, 1970, pp. 79-101.

[31] Madeleine Jeay, *Le Commerce des mots*, *op. cit.*, p. 30.

fonctionner sur la surface de leur matière sonore. Paul Zumthor l'avait déjà mis en évidence, de façon plus radicale encore, à propos des listes mythologiques des Rhétoriqueurs :

> Le Nom propre, dépourvu de sens littéral, forme semi-vide, signifiante par sa seule appartenance au paradigme mythologique, y introduit un sème connotatif diffus : « cela est de l'ordre de la poétrie », « cela s'appuie sur l'autorité des Anciens et les règles nobles de la fiction »[32].

A priori, la liste endort les réflexes herméneutiques. Elle empêche que l'on isole une figure pour l'analyser ; les termes semblent ne pouvoir être considérés que pris dans l'ensemble du paradigme. Cet effet est encouragé par une simplification à l'extrême de l'histoire rattachée à la figure mythique, voire, comme c'est le cas souvent, sa réduction au seul nom propre. C'est ce que signale Didier Lechat à propos des listes du *Joli Buisson de Jonece* de Froissart :

> L'espèce de raréfaction du personnel mythologique, dûment catalogué, va de pair avec l'abrègement des références qui leur sont faites. En réalité, le peu d'éléments retenus pour signifier l'histoire de tel ou tel personnage a pour effet d'invalider pratiquement le critère de la fidélité ou de l'infidélité à un modèle : cette notion, tout comme celle de source du récit, devient caduque en dessous d'un certain nombre de vers. C'est l'accumulation des noms propres qui joue ; leur reconnaissance, grâce à quelques indices signifiants, se fait immédiatement, sans qu'aucun détail incongru ne vienne réveiller les réflexes herméneutiques du lecteur[33].

À la lumière du traitement de Jason dans les énumérations de Deschamps, l'affirmation des théoriciens sur l'absence de processus référentiel nous semble cependant devoir être nuancée. Certes, l'effet d'accumulation rend plus difficile et, en fin de compte, inutile, l'isolement d'un nom au sein d'une liste. Mais par le fait qu'elle l'inscrit dans un paradigme *orienté* sémantiquement, la liste conduit bel et bien à la sélection

---

[32] Paul Zumthor, *Le Masque et la lumière : la poétique des Grands Rhétoriqueurs*, Paris, Seuil, 1978, p. 176.

[33] Didier Lechat, *« Dire par fiction », op. cit.*, pp. 324-325. Voir aussi Madeleine Jeay, *Le Commerce des mots, op. cit.*, p. 33 : « La liste contredit ainsi le principe qui semble être le fondement de la lecture au Moyen Âge, la recherche du surplus de sens, cette herméneutique du message sous la lettre, qui a donné lieu aux métaphores que parodie Rabelais avec son chien rongeant l'os pour trouver la substantifique moelle. Il n'est pas surprenant que cet adepte de la liste questionne le processus de l'exégèse, puisque l'accumulation verbale a pour effet de maintenir le lecteur à la surface même du texte. Il n'y a rien à chercher ni trouver en profondeur. »

d'une des lectures possibles d'une figure. Ce choix s'exerce *en amont* du procédé intertextuel lié à un nom précis : c'est la rencontre d'une liste de héros se disant ouvertement comme telle qui désamorce la pluralité des lectures possibles d'une figure pour ne laisser qu'une possibilité, qu'un seul angle d'approche. Le nom, qui ne peut se considérer isolément, perd de ce fait sa « polyvalence ». La force du paradigme, qui agit un peu comme un tsunami référentiel, fige dans un seul sens possible le nom qui en vient à fonctionner alors comme *citation*. L'intertextualité est bien affaiblie, car le nom n'est pas lui-même vecteur de sens ; cependant il vient, en quelque sorte, le confirmer. Et pour cela, il faut qu'un processus intertextuel crédible puisse jouer.

Énumérations de héros proposées en tant que modèles de comportement, les listes de Deschamps renvoient au Jason héroïque et historiographique, c'est-à-dire le Jason qui a conquis la Toison, tout en contribuant à en figer l'acception. Mais dans ce cas précis, il est vrai, le nom de Jason apparaît rarement seul : nous assistons à la mise en place d'indices au sein de la liste, une épithète ou un vers lapidaire résumant un épisode du mythe, qui semblent réveiller le processus référentiel et constituer autant de balises qui orientent la lecture dans une certaine direction : celle du Jason héroïque.

La liste est la forme que prend naturellement le topos de l'*ubi sunt*, où l'accumulation sert à appuyer le propos. Plus il y aura de noms, plus l'effet sera renforcé. Les éléments de cette liste ne sont pas fixes[34] ; il faut du moins que la grandeur des héros et des personnages cités soit mise en exergue pour que la dimension morale, par un effet de miroir, soit efficace : la noblesse des destinataires (le prince et sa cour) ne leur sera d'aucun secours, seules leurs vertus pourront leur assurer une survie dans les mémoires.

Si l'inscription de Jason dans ce type de liste révèle donc *a priori* une vision positive, plusieurs indices supplémentaires viennent appuyer cette lecture. L'un des plus flagrants est l'apparition des noms des neuf preux[35] au sein de ces énumérations, qui induisent une connotation héroïque et

[34] À l'exception peut-être, comme nous le signalons plus loin, des neuf preux.

[35] Les neuf preux apparaissent pour la première fois dans *Les Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon : il s'agit de Juda Macchabée, Josué et David pour les héros bibliques, Hector, César et Alexandre pour l'Antiquité et Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon pour l'époque médiévale. Voir Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « Fama et les preux : nom et renom à la fin du Moyen Âge », *Médiévales,* 24, 1993, pp. 35-44.

exemplaire du paradigme. Ils sont au complet dans la ballade 1457 et le chant 368, et dans la ballade 239 seul Josué manque à l'appel. Au sein de ces listes, compris dans des paradigmes intégrant des figures parfois surprenantes, ces noms « homologués » fonctionnent comme autant de balises rassurantes qui établissent le cadre dans lequel la lecture peut s'opérer.

Ainsi, dans le chant royal 368, plusieurs autres indices renforcent la valorisation positive de Jason (qui apparaît dans la troisième strophe), en premier lieu la forme du chant royal en elle-même, privilégiée pour chanter les actes héroïques[36]. Le nom de Jason rime avec « bon » ; et seul son exploit, la conquête de la Toison, est mentionné, montrant quel mythème est ici opérant :

> Ou est alez Lancelot au cuer bon
> Et Theseus qui la mer a cerchée,
> Dyomedes ? Qu'est devenu Jason
> Qui en Colcos prist la toison dorée,
> Et Romulus qui a Romme fondée [...]
> (Chant royal 368, vv. 17-21)

Les termes apparaissant à la rime avec « dorée » (« cerchée », « fondée »), participent du champ lexical héroïque. Explorateur, fondateur : l'épisode de la Toison s'inscrit dans cette valorisation, Jason est celui qui a voyagé (exotisme de la Colchide), qui a conquis, comme le dit explicitement son épithète du chant 1457, « conquerant » (v. 23).

Ces indices sont révélateurs d'un effort visant à confirmer une lecture positive de notre héros au sein de ces listes ; d'autres personnages moins ambigus n'apparaissent que sous leur nom seul. Et cet effort passe par l'exclusion de ce qui pourrait référer à l'épisode amoureux du mythe. Dans ces lectures « preuses » de Jason, Médée n'apparaît pas. Le chant royal 368 le montre bien : elle est également mentionnée, mais une strophe plus haut, dans une énumération féminine ; les deux protagonistes sont considérés de manière indépendante[37].

---

[36] Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir à l'aube des temps modernes*, Paris, PUF, 2002, p. 149.

[37] Même procédé en ce qui concerne le couple d'Énée et de Didon : cf. Virginie Dang, « Énée et Didon chez Eustache Deschamps : de la mythologie à la moralisation politique », in *Les « Dictez vertueulx » d'Eustache Deschamps : forme poétique et discours engagé à la fin du Moyen Âge*, éd. par Miren Lacassagne et Thierry Lassabatère, Paris, PUPS, 2005, pp. 122-125.

Au couple d'amoureux, soigneusement séparé, Deschamps en substitue un autre : Hercule apparaît dans l'entourage direct de Jason dans les ballades 1457 et 239. C'est le duo héroïque qui émerge ici, faisant référence aux épisodes guerriers de la geste des Argonautes, tels qu'ils sont relatés dans la tradition historiographique où Hercule accompagne Jason durant l'entier de son voyage[38]. Le même tandem apparaît, dans le *Traité de Geta et Amphitrion*, traduit par Deschamps, dans l'ekphrasis d'une tapisserie illustrant des exploits appartenant à la matière troyenne[39] :

> Lors fist les liz parer de soye,
> Les chambres tendre de draps d'or ;
> De haulte liche y ot encor
> Draps faiz de l'istoire de Troye,
> Mainte bataille et mainte proye
> Des faiz d'Erculès et Jason. [...] (vv. 68-73)[40]

Par ces procédés aussi discrets qu'efficaces, les listes de Deschamps ne peuvent évoquer qu'un Jason héroïque, lié à la geste troyenne aux côtés d'un personnage perçu comme un modèle de chevalerie[41] ; connoté très positivement, l'Argonaute semble ainsi trouver sa place parmi les autres preux.

Notons qu'un auteur contemporain de Deschamps, Jean Froissart, va plus loin dans cette valorisation. Dans le prologue de ses *Chroniques*, il fait de Jason un modèle de chevalerie. Il évoque la *translatio imperii*, à savoir le déplacement de la chevalerie de l'Orient en Occident ; notre héros figure

---

[38] La conquête de la Toison accomplie, Hercule serait même retourné à Troie, qu'il met à sac pour se venger de l'inhospitalité de Laomédon lors du voyage des Argonautes : cet épisode est tiré du *De excidio Trojae* de Darès le Phrygien, l'une des sources principales de la tradition historiographique.

[39] Ce détail est un ajout de Deschamps, comme l'a montré Didier Lechat, « Le *Traité de Geta et Amphitrion* d'Eustache Deschamps, œuvre sosie du Geta de Vital de Blois ? », dans *Autour d'Eustache Deschamps. Actes du Colloque du Centre d'Etudes médiévales de l'Université de Picardie-Jules Verne*, Amiens, 5-8 novembre 1998, éd. par Danielle Buschinger, Presses du « Centre d'Études Médiévales » Université de Picardie – Jules Verne, Amiens, 1999, pp. 156-157.

[40] *Œuvres complètes*, *op. cit.*, vol. VIII, pp. 213-214.

[41] Voir Marc-René Jung, *Hercule dans la littérature française du XVIe siècle. De l'Hercule courtois à l'Hercule baroque*, Genève, Droz, 1966, p. 16 : « Hercule est ainsi le modèle du bon chevalier. L'homme fort se double d'un homme vertueux, les exploits magnifiques prennent une valeur exemplaire. Cet exemple vaut cependant pour une caste bien définie, la chevalerie. Or, à l'époque, celle-ci est bel et bien morte. Hercule incarne donc le rêve de certains milieux, il se fait fiction. »

dans l'énumération des représentants de la prouesse grecque, à nouveau aux côtés d'Hercule :

> Après, revint proèce regner en Gresce, par le fait de Hercules, de Tezeus, de Jazon et de Acilles et des aultres preus chevaliers. [...][42]

Jason fait ici partie intégrante des « preus chevaliers » dont l'exemple doit servir à édifier les jeunes nobles contemporains de Froissart[43], selon la conception médiévale d'une écriture édifiante de l'histoire. Ces occurrences diverses semblent donc converger pour confirmer la lecture historiographique et héroïque de Jason que nous faisons chez Deschamps.

Quoique ponctuelles, ces apparitions de l'Argonaute au sein des listes du poète champenois sont moins anecdotiques qu'elles pourraient le paraître de prime abord. En effet, Madeleine Jeay a montré que la liste fonctionne chez Deschamps comme un argument, prenant une réelle efficacité dans son propos[44]. Elle relève deux fonctions des listes de héros : servir d'exemple et évoquer la nostalgie, qui sont, nous l'avons vu, assumées toutes les deux par l'*ubi sunt*. Chez notre poète, la *vanité* prend une résonance à la fois métaphysique et politique, l'énumération des héros pouvant offrir un « réservoir » de modèles aux puissants et fonctionner comme un miroir des princes[45].

---

[42] Édition utilisée : Jean Froissart, *Chroniques : Livres I et II*, éd. par Peter F. Ainsworth et George T. Diller, Paris, LGF (« Lettres gothiques »), 2001, p. 76.

[43] *Ibid.*, pp. 74-75 : « Car, par les escriptures troeve on le memore des bons et des vaillans hommes de jadis, si com les neuf preus qui passèrent route par leur proèce, les douze chevaliers compagnons qui gardèrent le pas contre Salehadin et se poissance, les douze pers de France qui demorèrent en Raincevaus, et qui si vaillamment s'i vendirent et combatirent, et ensi de tous les autres que je ne puis mies tous nommer [...]. Ensi se diffère et dissimule li mondes en pluiseurs manières. Li vaillant homme traveillent leurs membres en armes, pour avancier leurs corps et acroistre leur honneur. Li peuples parolle, recorde et devise de leurs estas, et de leur fortunes. Li aucun clerch escrisent et registrent leurs avenues et baceleries. »

[44] *Le Commerce des mots*, *op. cit.*, p. 366 : « Toutefois, chez Deschamps, l'intention de la liste n'est pas au premier chef celle d'inventorier. Ou plutôt, le geste de répertorier va de pair avec un usage rhétorique de l'énumération comme élément privilégié de l'*argumentatio*. C'est précisément par son caractère concret d'image mimétique du réel dans sa pluralité, par la diversité de ses éléments multiples, que la liste peut jouer ce rôle argumentatif, au même titre qu'un *exemplum* dans un exposé moral ou didactique. »

[45] Dans le prologue de ses *Chroniques*, Froissart insiste également sur cette fonction exemplaire de la prouesse, *op. cit.*, p. 73 : « Et ce sera à yaus [les jeunes nobles] matère et exemples de yaus encoragier en bien faisant, car la memore des bons et li recors des preus atisent et enflament par raison les coers des jones bacelers, qui tirent et tendent à toute perfection d'onneur, de quoi proèce est li principaus chiés et li certains ressors. » Au sujet des miroirs des princes à la fin du Moyen Âge, voir Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir*, *op. cit.*, pp. 7-32.

Cette édification passe par le devoir de mémoire. Bien plus qu'un aide-mémoire, la liste se fait *acte de mémoire*. Faire survivre le renom et le propager, là est la force de l'écriture[46], qui déploie la seule parade possible face à la mort. Deschamps « s'appuie sur la valeur accordée à l'écrit pour revendiquer son propre statut de médiateur, de passeur du savoir et de polémiste »[47]. La liste offre une forme propice à la thésaurisation des connaissances, et le lieu privilégié d'une érudition en l'efficacité de laquelle Deschamps, tout comme les autres grands poètes du siècle tels que Christine de Pizan, semble croire fermement.

Les listes de héros de Deschamps s'inscrivent donc, comme les *Chroniques* de Froissart, dans les œuvres qui rappellent la prouesse dans une visée exemplaire. Certes une forme de nostalgie s'exprime effectivement, marquée par l'obsession de la décadence des temps ; mais la mémoire a une fonction active, performative, en ce qu'elle permet d'édifier ceux qui font le présent. La ballade 239 thématise la connaissance indispensable du passé pour appréhender sa propre époque, insistant au sein du texte sur ce devoir de mémoire : « Et de Jason te doit bien souvenir »[48] ! Jason, dans un nouvel éclairage, est pris dans cette valorisation positive de la mémoire et du texte ancien.

C'est vraisemblablement, nous l'avons signalé plus haut, la tradition historiographique qui a permis d'isoler le mythème de la prouesse et de l'exploit, tout en fournissant la matière à une vision positive de Jason en tant que héros mythique ; la proximité d'Hercule – qui a lui aussi participé à l'expédition des Argonautes – à ses côtés en constitue un indice supplémentaire. Nous serions donc encline à aller dans le sens d'Alessandro Ballor, qui fait de cette tradition le point de départ de la récupération positive et chevaleresque de notre héros : celle que l'*Epistre Othea* lui a refusée.

Cependant, la trahison amoureuse de Jason n'est pas absente dans cette tradition. La mise en place par Deschamps d'indices (épithètes, proximité d'Hercule) visant à orienter la lecture pourrait démontrer tout de même

---

[46] Voir Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « Fama et les preux… », *art. cit.*

[47] Miren Lacassagne, « 'Tiens ces trois points…' : Didactisme et morale politique dans la poésie d'Eustache Deschamps », in *« Les Dictez vertueulx » d'Eustache Deschamps : Forme poétique et discours engagé à la fin du Moyen Âge*, éd. par Miren Lacassagne et Thierry Lassabatère, Paris, PUPS, 2005, p. 188.

[48] *Œuvres complètes*, *op. cit.*, vol. II, p. 70, v. 11.

une certaine difficulté à le récupérer positivement. La vision héroïque de Jason ne serait permise que par son inclusion ponctuelle dans un paradigme. C'est le poids de ce paradigme qui permet une lecture univoque de la figure, et en renforce la portée, à la fois en l'inscrivant dans une relation étroite avec tous les autres termes et en en simplifiant à l'extrême l'appréhension.

Sans bloquer le processus référentiel, mais en court-circuitant les réflexes herméneutiques, la liste apparaît comme le lieu d'une pétrification. Le Jason héroïque reste fragile et semble ne pas pouvoir exister de manière indépendante. La référence est simplifiée à l'extrême, figée dans une lecture qui, lourdement orientée, ne peut prendre le risque de s'égayer jusque dans le mythe même. Le lien que Jacqueline Cerquiglini établit entre l'*ubi sunt* et le cimetière est, en cela, révélateur – les noms du passé sont autant de pierres tombales :

> Si la liste des amants infortunés engendre bien le cimetière amoureux, variante spatiale de l'*ubi sunt* temporel, il en va de même pour toutes les autres énumérations d'hommes et de femmes célèbres qu'affectionne l'écriture de l'époque. Le procédé permet en effet aux auteurs [...] de s'inscrire potentiellement dans une généalogie rêvée ou de s'exclure d'une filiation réprouvée. Pensée généalogique nouvelle qui ne passe plus par le sang mais par le nom ou plutôt le renom[49].

Par son utilisation de l'*ubi sunt*, c'est aux puissants que Deschamps propose une filiation mythologique et légendaire : Jason trouve sa place parmi les héros dont princes et nobles peuvent se réclamer, doivent s'inspirer. L'auteur l'inclut dans une vision morale et politique, et le valorise, en passant, en tant qu'exemple. Le fait que Jason ne soit pas un prince joue peut-être en sa faveur, et ses mauvais comportements restent dans le domaine amoureux sans toucher à la politique, contrairement par exemple à Enée qui, en tant que traître à la patrie, n'a pas aussi bonne presse chez Deschamps[50]. En faisant finalement assez peu de cas de notre héros, cet auteur a pourtant contribué, sans doute, à entretenir sa vision positive.

---

[49] Jacqueline Cerquiglini, *La Couleur de la mélancolie : la fréquentation des livres au XIVe siècle (1300-1415)*, Paris, Hatier, 1993, p. 136.

[50] Voir l'article de Virginie Dang, « Enée et Didon chez Eustache Deschamps », *art. cit.*, pp. 121-132.

Ainsi, les listes de Deschamps paraissent être un lieu privilégié où s'opère « la métamorphose en statue » de Jason. L'inclusion de son nom au sein d'un paradigme lui permet de s'appuyer sur des modèles mieux reconnus, tels que les neuf preux, et d'être emporté dans la lecture tant vertigineuse que contrôlée dans laquelle une ballade-liste entraîne le lecteur. Parallèlement, la liste fait l'économie du mythe et réduit le personnage dans ce contexte à l'extrême dépouillement de son héroïsme. Les listes de Deschamps présentent ainsi consciemment Jason dans son plus simple appareil de héros, et se font l'indice d'une valorisation positive qui se développe parallèlement aux vigoureuses condamnations contemporaines dont il fait l'objet chez, par exemple, Christine de Pizan. La formidable plasticité du mythe, même dans des occurrences somme toute ponctuelles, a su faire peu à peu une place à l'intronisation de Jason à la cour de Philippe le Bon en tant que patron des qualités chevaleresques essentielles.

Sarah JOST
Université de Lausanne